

## S'énoncer au futur

Thierry Hentsch, *La croyance. Premières réflexions*, Paris, Bréal, 2003

Étienne Beaulieu

Numéro 4, été 2004

Jean-Marc Fréchette

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2279ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaulieu, É. (2004). Compte rendu de [S'énoncer au futur / Thierry Hentsch, *La croyance. Premières réflexions*, Paris, Bréal, 2003]. *Contre-jour*, (4), 185–187.

## S'énoncer au futur

Thierry Hentsch, *La croyance. Premières réflexions*, Paris, Bréal, 2003.

Il est sans doute toujours hasardeux de pontifier sur ce que le futur retiendra du présent, mais il n'apparaît guère audacieux en revanche d'avancer aujourd'hui que, pour ceux qui nous survivront, notre époque se particularisera surtout par l'inversion des valeurs de la norme et de la marge à laquelle nous assistons dans les sociétés occidentales, où la marginalité s'est érigée en norme et où la dissidence est devenue la valeur démocratique entre toutes. Qui ne voit maintenant qu'après la chute tant glosée des idéologies de la Modernité, toute forme d'adhésion pleine et entière à une idée ou à un principe apparaît entachée de passéisme et se voit aussitôt assimilée à la nostalgie d'une époque où croire à quelque chose relevait d'une culture liant de façon organique l'individu au collectif, qu'il s'agisse d'un collectif établi de fait, comme dans la tradition, ou pris comme mesure du droit, comme dans les utopies. Énoncer aujourd'hui sa croyance à quelque chose reviendrait ainsi à s'énoncer au passé, puisque le présent broierait et digèrerait pour nous et de lui-même tous les contenus de croyance. D'où la tentation, qui déploie aujourd'hui l'ampleur maximale de son pouvoir d'attraction (surtout chez les intellectuels, mais aussi dans une frange plus large de ceux que Peter Handke nomme « le peuple liseur »), d'un sain scepticisme qui trie d'emblée entre ce qui apparaît comme trop en collusion avec le goût du jour, et ne passera donc pas l'épreuve du temps, et ce qui semble moins emporté, plus tempéré, plus souple, c'est-à-dire plus à même de se faufiler entre les colonnes des idées, dont les temples seront bientôt des ruines. Il arrive même – de plus en plus fréquemment, il est vrai – que ce scepticisme emprunte le ton plus sombre du pessimisme sans qu'il s'agisse d'une posture apocalyptique pour autant, mais plutôt d'une forme de discipline de la non-adhésion, dont Cioran s'était fait le champion en prescrivant sur tous les tons les

moyens les moins indignes de se garder en forme avant de mourir. Bien entendu, ce pessimisme est une façon de se retrancher, à la façon du bernard-l'ermite, pour garder à l'abri des commérages de la cité un optimisme épuré de toutes les adhésions inconsidérées. De là le renversement de valeur propre à cette forme de pensée, qui se détourne de ce qu'elle aime détester et, par là même, y retourne et participe pleinement de ce qu'elle critique – ce qui l'oblige souvent à la ronde des contradictions et des palinodies, puisque tous ces « non » signifient souvent un plus grand « oui ». D'où, aussi, une certaine joie que le pessimiste peut éprouver pour son propre usage, quand bien même l'éprouverait-il par simple méthode et presque par hygiène, même s'il risque à ce jeu de sombrer dans le cynisme, car qu'est-ce que le cynisme, sinon un pessimisme revendiqué comme l'était celui de Diogène, père de tous les cyniques ?

De l'impasse à laquelle mène cette voie provient la nécessité de rappeler avec Thierry Hentsch que toutes ces positions tiennent à leur position, et donc croient à quelque chose que même la chute de la tradition religieuse ne saurait reléguer à l'oubli : « Car, contrairement à ce qu'on *croit*, la croyance, loin d'être confinée au religieux, joue un rôle crucial dans presque tous les domaines de l'existence et de la société ». Et de prendre à témoin l'exemple frappant de la spéculation boursière : « Si l'on ne croyait pas à la valeur de ces bouts de papier que sont les billets de banque, la monnaie s'effondrerait (et c'est bien ce qui arrive à une devise lorsqu'on perd toute confiance en elle) ». Ce qui permet à l'auteur de poser l'axiome voulant que la confiance, la croyance, la foi en quelque chose, peu importe la nature de cette chose, puisqu'elle n'est qu'un objet transitionnel, soit la condition d'existence d'une communauté. En conséquence de quoi, sitôt que l'on nomme un ensemble humain, forcément l'on désigne du même coup l'objet de croyance fondateur de cette communauté, comme invitent à le considérer plusieurs remarques de Hentsch, qui se répondent d'un bout à l'autre de l'essai, rappelant par exemple que « la croyance propre à notre modernité occidentale, celle d'avoir dépassé la question de la croyance, est tout à fait infondée. C'est notre croyance à nous, de croire que nous avons cessé de croire ! » Que l'on prenne le phénomène de la croyance par la négative et c'est encore autour de lui que se rassemble une communauté de points de vue aussi divergents que l'on voudra.

Croire ou ne pas croire, là n'est donc pas la question, car sans la croyance l'absence de croyance elle-même ne peut s'énoncer. Ce qu'ont oublié toutes les idéo-

logies engendrées par l'athéisme européen ayant pris leur essor avec les Lumières et ayant triomphé en Occident depuis nombre de décennies. Et Thierry Hentsch a raison de rappeler que non seulement l'Occident n'a qu'un poids démographique et social très faible à l'égard du reste du monde, encore à ce jour largement religieux, mais aussi que les savants sur lesquels se sont appuyés les Lumières, comme Newton par exemple qui entendait démontrer le fondement de l'ordre divin par ses découvertes « scientifiques », étaient tous de fervents religieux. Le relativisme des savoirs et des croyances déduit de la science moderne n'a donc que très peu à voir avec la science elle-même et sans doute y a-t-il, comme Hentsch invite à le considérer en prenant à témoin plusieurs exemples auquel il est impossible de faire ici justice, une grave irresponsabilité à promouvoir ce type de compréhension de la croyance.

Une question cependant : comment faire en sorte que la critique de ce qui se prétend absout de toute croyance n'en reste pas qu'à la simple constatation que derrière toutes les incroyances se camoufle une autre forme de croyance ? Car cette critique, si elle n'est pas accompagnée d'un versant positivement donné, ne risque-t-elle pas de sombrer elle aussi dans une forme de relativisme, puisque tout y devient fondé sur un implicite de la croyance, duquel se réclame d'ailleurs un certain mouvement post-moderne, tirant sur le *new age* et sur un œcuménisme où toutes les valeurs finissent par se valoir, puisque dans la nuit de l'absolu, comme le disait Hegel, toutes les vaches deviennent grises ? De là une nécessité, qui est je crois la tâche essentielle à notre temps au risque même de l'intolérance, tâche à laquelle sont appelés la littérature, les arts et la pensée, c'est-à-dire tout ce qui refuse l'aplatissement des valeurs, nécessité, donc, de retourner cet implicite de la croyance en *figures positivement données*.

En d'autres mots : quels sont les énoncés de croyance autour desquels une communauté positive pourrait aujourd'hui se créer ? S'il y a croyance, en quoi croit-elle ? Non pas « quel est son fondement », qui équivaut à la pensée régressive du relativisme, mais bien « quel est l'objet de son aspiration et comment en formulera-t-elle le souhait de présence ? », qui implique une transformation de l'énonciation de la croyance, tournée cette fois vers le futur. La difficulté de cette question explique en partie, il me semble, le sous-titre de l'essai de Hentsch : *premières réflexions* – comme si toute tentative de renverser l'implicite de la croyance devait en rester à l'ordre (fragmentaire, inachevé, etc.) des prolégomènes.

Étienne Beaulieu